

venir des joies les plus douces, des jours les plus heureux.

Les vrais amis sont rares, et il n'y a que très peu de personnes à qui je donne volontiers ce titre. Cependant, j'aimais beaucoup une famille qui, je n'en ai jamais douté, me rendait ma tendresse. J'ai reçu d'elle tant de marques d'amitié, qu'à mon affection se mêlait une légitime reconnaissance, et je comptais qu'une amitié de quinze années était une amitié pour toujours, devant survivre à tout, même à la tombe.

Où sont ils maintenant ces sentiments si durables ? Que sont devenus les liens qui unissaient si étroitement nos âmes ? Plus rien, tout a fui et disparu. Le messager de l'enfer a parlé, et sa voix a été plus puissante que celle de l'amitié !...

Pourquoi le mal, toujours, triomphe-t-il ainsi du bien ?

Quelques semaines à peine se sont écoulées depuis que j'ai vu ces bons amis, mais le monstre hideux qui guettait dans l'ombre a eu le temps de frapper, et son coup bien visé a porté juste. Comme il ne faut pas que les victimes s'expliquent, s'entendent, il a pris ses précautions pour n'être pas démarqué. Il a fait promettre un silence absolu. Ne sachant d'où est parti le trait empoisonné, ignorant même ce qu'on a pu dire, je ne puis que constater les tristes effets. Les causes me sont inconnues : "Vous nous avez méprisés, on nous l'a dit." Voilà comme dans l'histoire du *Loup et de l'Agneau*. Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de la personne à qui je demandais raison de sa froideur si peu ordinaire. Défendez vous donc ainsi à tâtons !

J'en suis à me demander si l'amitié qui prête une oreille attentive aux accusations d'un ami, et qui les croit sans même accorder le bénéfice du doute à l'accusé, est vraiment de l'amitié.—Mes sentiments personnels me disent non, mille fois non ! Je me faisais peut être un idéal trop beau pour trouver l'amitié égale à ce que j'avais rêvé (on a des illusions à tout âge, même quand on est Bluet), et ce sentiment que je m'étais plu à croire divin n'est donc ni si noble ni si sublime que l'ordre ne puisse l'atteindre et le flétrir. Hélas ! il n'y a donc de stable en ce monde que la méchanceté ? et nos âmes comme le papillon ont donc besoin de fleurs toujours nouvelles ; laisser le soir des idoles du matin ? Vanités des vanités ! Trésors du cœur, vous êtes aussi éphémères que les biens matériels, et si quelquefois vous brillez d'un éclat plus vif et plus pur, c'est afin de nous éblouir avant de nous laisser brisés et meurtris en face du néant de vos splendeurs.

BLUET.

## DEUX NOUVEAUX ACADEMICIENS

(Voir gravures)

M. PAUL BOURGET. — L'Académie Française a précédé il y a quelques jours au remplacement de deux de ses membres qu'elle a récemment perdus. M. Paul Bourget succède à M. Maxime du Camp et M. Albert Sorel à M. Taine.

Fils d'un mathématicien distingué M. Paul Bourget est né à Amiens, en 1852. De brillantes et solides études au lycée de Clermont et à Sainte-Barbe furent couronnées, en 1870, par le second prix d'honneur de discours latin ; deux ans plus tard il était reçu premier à l'examen de licence. Quelques mois encore le goût de la langue grecque le retint à l'École des Hautes Etudes, mais le commerce intellectuel qu'il entretenait avec Richepin et Bouchor le poussait irrésistiblement vers la littérature. Bientôt son nom s'illustre à la fois dans le journal et le livre.

Il collabore notamment au *Parlement*, au *Journal des Débats*, à la *Nouvelle Revue* et publie successivement la *Vie inquiète*, *Edel*, les *Aveux*, une série d'*Essais de psychologie*, *l'Irréparable*, *Cruelle Enigme*, un *Crime d'amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *Le Disciple*, *Cosmopolis*, *Impressions d'Italie*, livres qui, tous, connaissent le succès auprès d'un public de délicats, de lettrés et d'artistes ; ils sont écrits dans une langue excellente et très pure, avec une éloquence sans réthorique et un talent d'analyste rare ; la psychologie en est subtile et attachante au possible.

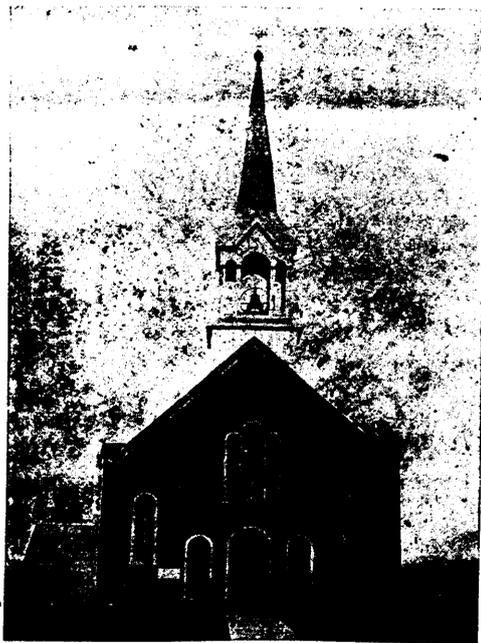
M. ALBERT SOREL.—Né à Honfleur, en 1842, est un historien remarquable mais d'une rare modestie, qui n'a jamais cherché la faveur d'un gros public tout à l'œuvre considérable qu'il entreprenait. En 1870, il est détaché à la délégation des affaires étrangères à Tours et à Bordeaux, et se voit chargé du cours d'histoire diplomatique à l'École libre des sciences politiques deux ans plus tard. Peu après il est décoré de la Légion d'honneur, nommé secrétaire général du Sénat et entreprend une série d'importants ouvrages d'histoire diplomatique dont le principal, *l'Europe et la Révolution française* lui valut le grand prix Robert que lui décerna l'Académie française en 1887 et en 1880. Il y dépeint d'une façon fort intéressante et toute particulière les effets de la Révolution sur les nations européennes et le contre-coup de la politique des peuples étrangers sur cette même révolution.

Déjà en 1889, l'Académie des sciences morales et politiques s'était honorée en offrant à M. Sorel le fauteuil laissé vacant par la mort de l'historien Fastel de Coulanges. A son tour l'Académie lui réservait la place d'un homme qu'il vénérât, historien de grand talent, lui aussi, M. Taine.

## SAINT-JOVITE

Saint Jovite est une jolie paroisse de deux cents et quelques familles. Bien que jeune, elle a progressé rapidement au point qu'il a fallu construire une église en 1889, quand elle ne comptait encore que neuf ans d'existence.

Le regretté Mgr Labelle avait de grandes espérances sur Saint-Jovite, car cette paroisse a surgi au milieu de la forêt, vers laquelle ce grand patriote avait déterminé un mouvement de colonisation qui a porté ses fruits.



ÉGLISE DE SAINT-JOVITE

En 1880, le Rév. M. Samuel Onimet desservait huit cantons, qui devaient être plus tard huit paroisses. Aujourd'hui, il y a dix prêtres qui desservent ces différents cantons. Mais Saint Jovite, pour avoir progressé davantage, n'en a pas moins de lourdes charges et des dettes même, qu'il lui a fallu contracter pour son église, à cause du grand nombre de ses colons plutôt qu'à cause de ses richesses.

Il y a, cette année, un bazar au profit de l'église, dont l'intérieur n'est pas encore fait. Il s'ouvrira le 1er juillet prochain pour ne se terminer que le 8 du même mois.

Encourager cette bonne œuvre est maintenant d'autant plus facile que le Pacifique Canadien a établi un trajet régulier et quotidien entre Montréal et cette jolie paroisse.

Pendant ce temps de grandes chaleurs, il fait bon d'aller respirer l'air pur dans ces cantons du Nord.

## LA MORT DU TOREADOR ESPARTERO

(Voir gravure)

Le célèbre toréador Espartero a été tué dernièrement, dans les arènes de Madrid, par un taureau, d'un coup de corne dans la région ombilicale au moment où il venait de blesser à mort l'animal. Les deux corps ont roulé côte à côte.

Manuel Garcia, dit Espartero, était la seconde épée de l'Espagne. Il était descendu tout jeune dans l'arène et avait été blessé de nombreuses fois. Séville, la belle cité des anciens rois maures, d'où il était originaire, va porter le deuil de son grand torero.

*Manolo*, comme l'appelaient ses compatriotes par abréviation amicale, représentait la vieille école sévillane, illustrée jadis par les grands maîtres : Dominguez Carmona, dit El Gordito, et Campos, dit Cara Ancha.

Sa mort, si elle a douloureusement surpris les *aficionados*, ne les a pas étonnés. Le grand torero devait finir ainsi.

Espartero, en effet, se lançait au moment suprême sur le taureau avec furie, et sans bien mesurer la portée de son coup d'épée ; le coup porté, il restait là, plein d'une superbe indifférence, de sorte que la corne de l'animal se trouvait toujours à proximité de la poitrine de l'homme.

Un faux mouvement, un excès de confiance peut être, a suffi pour que Manuel Garcia fût la victime du taureau qu'il venait de frapper à mort.

Le jeu d'Espartero se distinguait d'ailleurs complètement de celui de son rival Rafaël Guerra, dit *Guerrita*.

Ce dernier représente l'école de Cordoue : soit un jeu fin et plein de souplesse, qui a été pendant vingt-six ans applaudi dans tous les cirques de l'Espagne en la personne du maître de *Guerrita*, Rafaël Molina, plus connu sous le surnom de *Lagartijo*, qu'il a rendu si fameux.

## COUPS DE CRAYONS

Un libre-penseur se flattait en ma présence de ne croire à rien et de se moquer de tout.

Je voyais en ce moment s'avancer vers nous un objet auquel il ne prenait pas garde. C'était sa petite fille, une première communiantre revenant de l'église avec sa robe blanche, son cierge, son chapelet et la figure angélique du plus beau jour de la vie.

—Bah ! répondis-je au libre-penseur, vous vous vantez. Essayez voir de vous moquer de cette fillette.

Et je lui montrai la première communiantre.

Celle-ci s'avancait en souriant :

Arrivée près de nous, elle sauta au cou du grand-père et l'embrassa en disant : " Ah ! grand-papa, j'ai bien prié pour vous !

—Tu as bien fait, dit le libre-penseur, tu as bien fait."

Et des larmes montaient à sa paupière. Je m'esquivai pour laisser pleurer à son aise cet esprit fort.

\* \*

A une des dernières ventes de l'hôtel des commissaires priseurs, un brocanteur juif bien connu avait acquis aux enchères un magnifique orucifix d'ivoire ; il ne consentait à le céder qu'à un prix exorbitant.

—Eh quoi ! lui dit-on, vous demandez si cher de la copie après avoir vendu l'original trente deniers !

\* \*

Qui montre trop souvent sa bourse, s'expose à ce qu'on la lui emprunte.

JEAN GRANGE.

On va publier, aux Etats Unis, une relation sur la Guerre de Sécession, qui comptera cent vingt volumes in-octavo, de trois pouces d'épaisseur. Chaque volume pesant soixante onces, l'ouvrage entier pèsera donc cinq-cent vingt livres.